

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Alexis PEIRY

Histoire d'une petite fille, partie I

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1938, tome 37, p. 311-316

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

HISTOIRE

D'UNE PETITE FILLE

Cette petite fille s'appelait Gertrude. Je m'étais demandé comment on avait pu lui donner ce nom étrange, qui ne me plaisait pas. Je crus d'abord à une simple coïncidence : l'enfant avait été baptisée le lendemain de sa naissance, le 15 novembre, et il arrivait souvent dans ce pays qu'on choisît pour le nouveau-né le nom du Saint dont l'Eglise célébrait la fête le jour de son baptême.

La première fois que je la vis, Gertrude avait cinq ans. C'était une après-midi d'octobre ; elle se promenait seule dans un bois de mélèzes. Bien qu'elle vînt à ma rencontre, sur le même chemin, elle ne me vit pas approcher, parce qu'elle tenait les yeux baissés sur une jolie poussette de jonc qu'elle conduisait devant elle. Elle ne m'entendit pas non plus : le sol couvert de molles aiguilles jaunies rendait mes pas silencieux comme si j'eusse marché sur un tapis de mousse. Quand je fus tout près d'elle, elle s'arrêta. Je fus saisi de son extraordinaire beauté : un rayon de soleil irisé par les branches des arbres éclairait en ce moment l'étrange pâleur de son visage et faisait scintiller les grosses boucles noires qui roulaient sur ses épaules. Soudain, elle s'inclina, abaissa la capote de la voiturette, saisit des deux mains sa poupée et courut vers moi : « Ecoutez, elle parle », s'écria-t-elle en se dressant sur la pointe des pieds, les bras tendus en haut pour que la poupée fût tout près de mon oreille. Elle lui fit dire trois fois : maman. Dès que la poupée eut parlé, la petite fille recula d'un pas ; elle releva la tête lentement, comme pour m'interroger ; ses paupières s'ouvrirent et je vis ses yeux.

Le mystère de son nom me fut révélé à ce même instant. Vous est-il arrivé déjà de regarder le ciel terne un matin de novembre à l'heure où quelques lampes oubliées, éparées dans la ville, répandent une si vaine et si triste lueur ? ou bien de découvrir en février une primevère presque blanche, éclore sans lumière sous une feuille morte ?

Gertrude... Je prononçai lentement les trois syllabes, comme si je les lisais dans les yeux de l'enfant, toujours fixés sur les miens. Elles chantèrent en moi comme un poème vivant de l'âme même de l'être mystérieux qui m'était apparu. Je sentis que seul ce nom lui convenait, l'exprimait comme un portrait. Jamais, au fond de ce regard opalescent, je n'aurais pu percevoir le clair cri d'hirondelle qui éclate, par exemple, dans le mot : Marguerite ; comme rien non plus ne m'y aurait donné ce sentiment de lourde joie qu'éveille le nom de Florence, tout chargé de lumière et de parfums. Mais si les yeux de Gertrude étaient un océan de tristesse, ils n'avaient point cet éclat nocturne et désespéré dont brillent fatalement les yeux de la jeune fille qui s'appelle Véréne.

Je restai longtemps immobile et silencieux : de la radieuse apparition de tout à l'heure, je ne voyais plus que deux astres à la fois vivants et éteints, deux perles immenses, grises comme un nuage, mais transparentes et profondes comme la mer. L'enfant s'appelait Gertrude : son nom signifiait solitude.

Bien des années passèrent ; mais elles n'ont pas d'histoire, parce que Gertrude ne connaissait ni son bonheur, ni son malheur. Ses parents habitaient une maison isolée qui ressemblait aussi bien à un château, qu'à une grande ferme ou un monastère. Le village le plus proche était à plus d'une demi-heure et il fallait, pour s'y rendre, traverser d'abord une forêt, puis gravir une colline par un chemin rapide et caillouteux. La mère de Gertrude n'avait pas voulu envoyer la petite à l'école : elle lui enseigna elle-même à prier, à lire, à écrire et à calculer. Elle lui avait appris aussi beaucoup de belles chansons.

Gertrude allait avoir douze ans. Une après-midi d'automne, au lieu de s'amuser au jardin, par le beau soleil qu'il faisait, elle s'était enfermée dans sa chambre et préparait en cachette une surprise pour la fête de sa mère, le lendemain. Penchée derrière un corbeillon d'osier plein de bobines et de pelotons, elle passait et tirait lestement son aiguille enfilée d'un brillant cordonnet de soie. Son ouvrage était presque achevé : c'était une nappe de toile écrue sur laquelle elle avait brodé en couleur, au

point d'épine, une petite, fille assise parmi les oiseaux et les fleurs. Gertrude voulait qu'il y eût aussi un papillon — parce qu'elle les aimait à cause de leurs belles couleurs si fragiles, et de leur vol plein d'insouciance et d'abandon —. Elle le poserait sur la main de la fillette. A peine avait-elle commencé qu'elle s'interrompit brusquement : elle avait entendu dans la pièce voisine la voix de son père. Mais comme elle lui paraissait rude et irritée ! Gertrude écouta, remplie d'angoisse :

— Pourquoi voulez-vous à tout prix que les écoliers la fassent souffrir ? Elle a, d'ailleurs, l'âge de se défendre.

— Vous savez qu'elle n'en fera rien : elle est bien trop timide et trop paisible. Elle n'aura pas d'amies : elle ne connaît personne...

— Justement, c'est vous qui l'avez rendue sauvage en la tenant toujours si éloignée des autres enfants. Voulez-vous la garder en cage toute sa vie ? Ses yeux ne sont point si monstrueux que vous dites et il faudra bien que le monde les voie un jour ou l'autre. L'école a commencé il y a déjà deux semaines ; j'ai fait toutes les démarches et je l'ai annoncée pour demain. Je veux...

A ce moment Gertrude entendit un sanglot de sa mère, dans lequel elle perçut ces mots étouffés :

— Ne vous emportez pas,... je cède. Ne lui dites rien aujourd'hui. J'irai moi-même la présenter demain matin. Laissez-moi.

Une porte fut ouverte, puis fermée bruyamment. Et dans le silence oppressant qui suivit, Gertrude écouta sa mère sangloter. Son premier mouvement fut de courir chez elle et de la consoler ; mais elle se ravisa : il valait mieux qu'elle feignît de n'avoir rien entendu. Elle resta longtemps immobile, assise devant sa broderie, l'aiguille à la main. Ses yeux étaient grands ouverts, sans qu'elle vît rien autour d'elle. Deux phrases saisies tout à l'heure roulaient dans son esprit et, comme deux vagues successives, la jetaient tour à tour sur un rivage mystérieux et terrifiant, la soulevaient de nouveau, l'emportaient vers le large pour la pousser encore une fois sur la grève... « Ses yeux ne sont point si monstrueux que vous dites... J'irai moi-même la présenter demain matin. »

Soudain, l'enfant tressaillit. Oubliant qu'elle ne devait pas faire de bruit, elle se leva d'un bond, rejeta violemment

sur la table sa nappe brodée et courut à la glace. Elle y découvrit, à contre jour, un visage blanc comme de la cire et quand elle chercha les deux lumières qui auraient dû l'animer, elle ne vit rien briller sous l'arc foncé des sourcils. C'était la première fois que Gertrude regardait ses yeux. Elle fut si surprise, si effrayée à la vue de ces deux globes grisâtres qu'elle y porta la main pour s'assurer que ses paupières étaient ouvertes. Hélas ! son doigt effleura la cornée humide et lisse de l'œil. Jamais la pensée ne lui était venue de se demander la couleur de ses yeux, ni de les comparer à ceux des personnes qui l'entouraient. Mais elle se souvint alors d'une chansonnette qu'elle murmurait autrefois. Bien qu'elle n'eût jamais songé au sens des paroles, cette mélodie avait eu pour elle un charme secret, presque tremblant :

Los yeux sont le miroir de l'âme ;
Les bruns sont gais ; les verts, jaloux ;
Les noirs brûlent comme une flamme,
Mais les yeux bleus sont les plus doux...

Ainsi, pensa Gertrude, les yeux, comme les fleurs, ont une couleur. Elle essaya de se rappeler ceux de sa mère, puis ceux de son père ; mais elle n'y parvint pas : il lui sembla même qu'elle ne les avait jamais vus. La pauvre enfant se désolait : quelqu'un lui chantait à l'oreille :

Les bruns sont gais, les verts jaloux,...
Mais les yeux bleus sont les plus doux.

Et la voix qui chantait devint méchante. La musique mystérieuse qui avait bercé tant de rêves de son enfance lui parut tout à coup cruelle et railleuse. Gertrude n'y tint plus ; elle voulait savoir, confronter ses yeux avec d'autres yeux pour imposer silence à la maudite chanson. Une seconde fois, elle fut tentée de courir chez sa mère ; mais à ce moment elle aperçut Jacqueline, sa grande poupée, qui gisait sur le plancher, près de l'armoire à glace. Gertrude la saisit violemment par un bras, au risque de l'arracher. Elle la dressa verticalement à la hauteur de sa tête, pour que les paupières fussent levées tout à fait, parce que Jacqueline les abaissait à mesure qu'on l'inclinait et les fermait complètement quand elle était couchée.

Gertrude vit alors au-dessous de la courbe fine et élégante des sourcils peints, deux jolis ovales, comme des coquilles de noix, mais d'un blanc lumineux et frais, légèrement bleuté, comme le linge au soleil après la lessive. Mais ce qui la remplissait d'admiration et de surprise, c'était le beau cercle d'azur autour de la prunelle sombre. O merveille ! ce petit point était noir comme la nuit et brillait comme une étoile dans la profondeur du ciel.

Hélas ! pourquoi la pauvre enfant ne sut-elle pas à ce moment, pour garder sans douleur le souvenir de cette heureuse vision, déposer Jacqueline dans son berceau ? Elle approcha, au contraire, la figure de la poupée tout près de la sienne, si près que leurs joues se touchaient ; alors, déjà pleine d'effroi, elle leva les yeux vers la glace. Son regard erra longtemps de l'un à l'autre des deux visages qui se reflétaient devant elle. Tout à coup, l'image se troubla, voilée comme par un nuage ; l'enfant ne vit plus rien : ses pauvres yeux s'étaient remplis de larmes.

Gertrude pleura longtemps. Au moment où elle avait compris tout son malheur, elle s'était assise devant sa broderie en désordre, elle avait croisé les bras sur la table et, le visage enfoui dans les manches bouffantes de sa robe, elle se mordait la main pour étouffer les sanglots qui secouaient tout son corps.

Combien de temps demeura-t-elle ainsi prostrée ? Plusieurs heures peut-être ; car, lorsqu'épuisée, elle releva la tête, le soleil descendait déjà derrière cette forêt où, sept ans plus tôt, je l'avais rencontrée. Gertrude aimait ces quelques minutes solennelles et mystérieuses où, vers la fin de l'automne, le soleil, avant de disparaître, illuminait la cime des mélèzes, dont les aiguilles lançaient des feux de toutes les couleurs. Ses rayons arrivaient presque horizontaux dans la chambre et, à mesure que la lumière baissait, elle devenait plus chaude et plus dorée. L'ombre des rideaux ajourés tremblotait un moment sur le mur ; puis les lignes s'empâtaient, les dessins devenaient gris et confus, les oiseaux s'évanouissaient et tout à coup il faisait froid dans la chambre.

Cette vision éphémère avait distrait l'enfant de sa peine

et, bien que son cœur fût encore si oppressé que chaque respiration lui faisait mal, elle reprit courageusement sa nappe et son aiguille, résolue à ne rien dire à sa mère de ce qui s'était passé. Elle n'avait plus une minute à perdre pour que son cadeau fût prêt : l'heure du repas approchait. Mais, dès les premiers points qu'elle fit, elle s'aperçut que sa main tremblait ; pour comble de malheur, les larmes avaient tellement fatigué ses yeux et brouillé sa vue qu'elle n'arrivait plus à compter les fils de la toile pour que les points fussent réguliers. Alors elle pensa : « On va voir que j'ai pleuré ; je dois avoir les yeux tout rouges. » Gertrude se leva, rafraîchit ses paupières brûlantes. Puis elle alluma le charbon dans son fer à repasser qui avait la forme d'un cygne et se remit au travail en grande hâte. Troublée par la crainte qu'on ne l'appelât avant qu'elle n'eût achevé son ouvrage, elle tirait le fil trop brusquement et devait renfiler son aiguille. Plusieurs fois même elle se piqua ; pour se calmer, elle chantait à mi-voix :

Mignonne petite aiguille
Glisse, glisse dans ma main...

Les ailes du papillon étaient finies : elles avaient la couleur profonde et pure des petites gentianes bleues : sur chacune d'elle, on voyait comme deux yeux : ce point couleur de feu qui brillait au milieu d'un large cercle noir.

Quand elle coupa le dernier fil, Gertrude se sentait presque heureuse. Pour effacer tous les plis, elle repassa soigneusement sa jolie nappe, sans oublier de la recouvrir d'abord d'un linge humide, comme souvent elle avait vu que sa mère faisait. Avant de la plier, elle jeta un dernier regard sur son petit chef-d'œuvre et le cacha sous son oreiller. Elle avait à peine ramené le couvre-lit qu'elle entendit la voix de sa mère : « Gertrude !... Gertrude ! »

(A suivre)

A. PEIRY